

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 109 (1964)
Heft: 8

Artikel: À l'occasion de son cinquantenaire : la bataille de la Marne
Autor: Perret-Gentil, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343210>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mais les événements de Chypre auront fait toucher du doigt les faiblesses du secteur méditerranéen du front de l'Alliance, s'agissant de deux pays — la Grèce et la Turquie — qui en font partie.

Colonel-divisionnaire MONTFORT

A l'occasion de son cinquantenaire

La bataille de la Marne

Peu de batailles auront eu une importance aussi considérable, même décisive, sur le cours d'une guerre, bien qu'elle se soit déroulée au deuxième mois d'hostilités qui devaient en durer cinquante et un. L'exemple inverse du second conflit mondial n'eut pas un même résultat.

Certes les situations changent. Les rapports de forces ne sont pas les mêmes. Les mille données d'une guerre ne cessent de se modifier de l'une à l'autre. Seul paraît dominer le principe vérifié au cours des conflits des derniers siècles, qu'une coalition bien conduite et décidée à la lutte, finit par abattre le conquérant, selon le terme ancien, ou l'agresseur, selon l'expression actuelle.

La *bataille de la Marne*, par son caractère décisif sur le cours d'une conflagration, est fort intéressante à étudier. De plus, elle a frappé les esprits par le surprenant redressement opéré, à inégalité de forces et de situations, par le jeu du raisonnement. Elle représente le type pour ainsi dire parfait d'une manœuvre improvisée et réussie.

Les conditions générales du conflit

Depuis 1871, la rivalité de la France et de l'Allemagne ne cesse de s'envenimer. C'est le fait essentiel de portée mondiale. Les autres pays d'Europe se rattachent aux deux constellations issues de cette rivalité. Les autres continents sont absolument secondaires; militairement ils n'interviendront guère ou fort tard. L'heure des conflits de continent à continent n'a pas encore sonné et personne ne se doute qu'elle surviendra un jour.

L'Allemagne impériale poursuit son extraordinaire développement, tandis que s'affirme son expansion économique dans le monde. Ses forces militaires suivent la même ascension; elles acquièrent une certaine supériorité en artillerie lourde, en armements d'infanterie, notamment des mitrailleuses, et ses divisions de réserve sont équipées à l'image de celles de l'active.

La France vit à un rythme moins dynamique. Néanmoins à cette époque, elle dispose d'une puissance financière considérable. L'influence de sa diplomatie est indéniable et elle fera changer l'Italie de camp. De plus, la France vient de se tailler un immense empire colonial. Ainsi parviendra-t-elle à compenser son infériorité numérique, 40 millions, par rapport aux 60 millions d'Allemands. Elle fera appel à des troupes formées hors de la métropole. En 1913 elle réintroduit le service militaire de trois ans, ce qui permettra la création de nouvelles unités. Le général Joffre, futur « généralissime » exige la mise en œuvre d'un vaste programme d'artillerie lourde; quant à l'artillerie de campagne, le secret de sa vitesse de tir n'a pas été percé.

De part et d'autre de la frontière des forces sont prêtes, l'arme au pied, et soumises à un entraînement intensif, qui n'est plus connu de nos jours. De chaque côté, deux à trois corps d'armée se font face. Les deux armées sont excellentes, forgées sans discontinuité par un travail acharné pendant quarante années de paix. Chacune possède un corps d'officiers et de sous-officiers de première valeur.

Cependant les situations politiques ne sont pas semblables. L'Allemagne a sa longue frontière de l'est à défendre. Le prestige de ses succès militaires de l'époque bismarkienne lui fait commettre l'erreur de ne pas vouloir y supporter le moindre revers; elle y consacrera d'emblée trop de forces et elle en prélèvera encore à l'ouest avant la décision, lorsqu'elle s'apercevra que la concentration russe a été accélérée sous l'influence de l'état-major français.

La France a également un second front, celui des Alpes, dont les deux corps d'armée sont prêts toutefois à être vidés de leurs forces d'active aussitôt qu'il s'avèrera que l'action diplomatique, à laquelle il a été fait allusion, portera ses fruits. Ainsi la totalité des vingt corps d'armée français convergera vers le nord-est, groupés en cinq armées, en général de quatre C.A., auxquelles se joindra l'armée britannique. Pendant la bataille il en sera constitué deux nouvelles. Les Allemands ont à l'ouest sept armées, plus des détachements importants qui seront laissés en Belgique. Ainsi les forces en présence s'équilibreront sensiblement à environ un peu plus d'un million de combattants de part et d'autre.

Les conceptions des deux états-majors sont très nettement offensives. L'offensive à outrance du côté français et la grande manœuvre d'encerclement du côté allemand. Cependant, comme une guerre se déroule en général d'après ce que l'on croit être les enseignements de la précédente, il en résultera de curieuses anomalies. Les victoires allemandes de 1870, ayant essentiellement résulté des initiatives et de l'allant des généraux aux échelons des armées, corps d'armée et même au-dessous, il en a été érigé un procédé systématique, sans tenir suffisamment compte que ces succès étaient dus, pour une grande part, à la passivité du commandement français de l'époque. Qui plus est, les forces allemandes de l'« aile marchante », qui devaient réaliser la manœuvre d'encerclement, n'étaient plus étoffées dans la mesure prévue par le fameux — et remarquable — *plan Schlieffen* (précédent chef de l'état-major allemand); sa très stricte application eût été

déterminante à l'heure de la décision. En outre, les autres armées allemandes, sous le commandement nominal de princes du sang, avaient été sensiblement renforcées, toujours au détriment de l'« aile marchante », qui aurait pu être du double. On attendait de ces armées des opérations hardies et vigoureuses, presque indépendantes, au profit d'un ensemble dont l'action n'était d'ailleurs pas rigoureusement coordonnée.

Du côté français, la passivité de 1870 avait été reconnue. Le contre-pied en avait été pris d'une manière extrême, au point que l'importance du matériel en était en partie méconnue. (Le régiment français d'infanterie ne possédait en tout qu'une section de mitrailleuses.) Les forces morales et l'esprit de sacrifice avaient été exaltés. Des hécatombes s'ensuivirent; mais au moment de la décision (le hasard fit que ce furent des divisions de réserve), cette haute valeur du combattant permit un des plus beaux redressements stratégiques de l'Histoire. A tous les échelons du commandement l'unité de doctrine était acquise, ainsi que le sens de la hiérarchisation et de la discipline, qui prenaient leur juste mesure dans l'élaboration et l'application des « directives » du Commandant en chef.

Les opérations : la bataille des frontières et le repli français

Les opérations débutent aux premiers jours d'août 1914 par deux offensives simultanées. Les Français ont groupé quatre armées face à l'Alsace et surtout à la Lorraine. C'est là que porte leur effort principal, sur le plateau entre Strasbourg et Metz. Une bataille sanglante est livrée, notamment sur le front Dieuze-Morhange. Les Allemands y sont sur la défensive; ils ont solidement organisé le terrain et se sont enterrés, utilisant au maximum leurs mitrailleuses. L'attaque française échoue. Les quatre armées de l'est (de la I^{re} à la IV^e) de la frontière suisse à Verdun, doivent repasser la frontière et défendre pied à pied des positions de repli en s'appuyant sur les fortifications de l'est. Nulle part elles ne sont

entamées, bien que les trois premières de ces armées soient diminuées d'une part notable de leurs éléments pour former de nouvelles forces en vue des opérations plus à l'ouest. L'action restée la plus célèbre est celle de la défense du Grand-Couronné de Nancy, où contre-attaquèrent conjointement des unités des II^e et III^e Armées. Ce ne sera qu'après la bataille de la Marne que se relâchera la pression adverse.

Du côté allemand l'offensive se déclenche foudroyante, dès le 4 août, par la Belgique pour gagner au plus court par Liège Namur et Maubeuge, le nord de la France. Ces trois places sont enlevées après des résistances peu prolongées. L'armée de campagne belge est refoulée sur Bruxelles puis sur le camp retranché d'Anvers, qui ne succombera qu'après la bataille de la Marne. La bataille se poursuit en Belgique sur la Sambre, de Mons à Charleroi. Trois armées allemandes atteignent le territoire français au travers du Luxembourg, les Ardennes et l'Hainaut — même quatre, la 4^e, en effet, s'apprêtant à contourner Verdun par le nord-ouest. Cette masse a la voie libre. La place de Maubeuge, qui aurait pu être une gêne sur les arrières de l'envahisseur, cède prématurément dans des conditions restées confuses.

En face de ces trois armées ne se trouvent en fait que la V^e armée française et, fraîchement débarquée, l'armée anglaise à effectifs nettement plus faibles. Ces deux armées vont soutenir des combats d'arrière-garde très durs, notamment à La Capelle et le Cateau pour les Anglais.

Toutes ces opérations, qui occupent le mois d'août, ont reçu le nom de *bataille des frontières*, de multiples franchissements de frontières ayant été effectués de part et d'autre. Elles se soldent par un avantage marqué pour les Allemands. Dans le domaine tactique leurs troupes ont mis à profit les enseignements des précédentes guerres en Mandchourie et dans les Balkans, notamment en ce qui concerne les procédés défensifs. Leur armement lourd s'avère également supérieur.

De plus, dans le domaine stratégique, le résultat atteint est déjà fort appréciable. Non seulement l'offensive fran-

çaise en Lorraine a été arrêtée; or celle-ci, débouchant dans le Palatinat aurait repoussé l'armée allemande dans sa zone de concentration à l'ouest du Rhin — hantise de l'état-major allemand — en une plus mauvaise posture que ne se trouvera l'armée française après la pénétration adverse par le nord de la France. Mais encore le plan Schlieffen, quoique édulcoré comme il l'a été indiqué, paraît en plein développement. La masse de manœuvre allemande, les 3^e et 2^e armées, et surtout la 1^{re} d'aile destinée au mouvement tournant, resté en faveur dans les conceptions allemandes, ont la voie libre, par la Sambre et l'Oise, vers la région parisienne et la capitale française.

Toute la manœuvre de la Marne, d'ailleurs incompréhensible sans l'énoncé de cette situation antérieure, va résider dans le retournement complet de celle-ci, les Allemands passant d'une situation " d'encercleurs ", si l'on peut dire, à celle d'encerclés, ou du moins menacés de l'être.

Dès les revers aux frontières, le commandement français va adresser aux troupes des instructions découlant des expériences faites et corrigeant ce que la doctrine avait d'excessif en méconnaissant par trop les effets du feu. Néanmoins, malgré ces revers, il apparaît que le moral de l'armée est resté intact, ainsi que ses facultés manœuvrières. Et cela est tout aussi vrai pour les armées de l'aile gauche qui doivent mener une retraite harassante, de la frontière jusqu'au sud de la Marne. Leur cohésion subsiste entière, bien que le chef de la V^e Armée ait été remplacé en pleine action par le général Franchet d'Esperey et que nul ne présage parmi les combattants qu'un redressement soit en préparation.

Les derniers jours du mois d'août sont consacrés à préparer un renforcement notable de la partie ouest du front. Tout d'abord une contre-attaque de deux jours, à Guise les 29 et 30 août, soulage un peu l'aile gauche alliée de la pression adverse. Une nouvelle armée est constituée, la IX^e, du général Foch; elle vient s'intercaler entre les V^e et IV^e. Et surtout les renforts de l'est et d'Afrique convergent vers le camp retran-

ché de Paris, mis en état de défense. La volonté de résistance est hautement affirmée par son gouverneur militaire, le général Galliéni. Une VI^e armée, sous le général Maunoury est formée et se rassemble malgré de grandes difficultés au nord-est du camp retranché. Ainsi lorsque tous ces mouvements seront parachevés, les 1^{re} et 2^e armées de l'aile droite allemande vont être contre-balancées par trois armées et demi alliées (VI^e, Britannique, V^e une partie de la IX^e). — La supériorité stratégique française se trouve donc réalisée au point essentiel.

Jusqu'au début de septembre l'intention du Général en chef était de livrer la bataille décisive sur la Seine, sa droite appuyée au Camp retranché de Paris; et la débordant au nord, l'Armée anglaise dans la « tête de pont » de Nangis; les V^e et IX^e Armées au nord de la Seine de Montereau à Arcis-sur-Aube; la droite du dispositif se reliant à la Place forte de Verdun. Etant donné l'état des troupes qui avaient le plus souffert (Armée anglaise et V^e, Armée), il semblait difficile de s'engager à fond sans accorder à celles-ci un peu de répit, que paraissait devoir assurer la résistance du Camp retranché de Paris, lorsque viendrait y buter la 1^{re} Armée allemande (v. Kluck). A ce moment il était, en effet, admis que cette dernière marchait sur la capitale.

Mais le 3 septembre se produisit l'événement déterminant.

La bataille: l'élaboration et le déroulement de la manœuvre

Ce jour-là apparaît et se confirme (premier renseignement stratégique transmis par l'aviation) que les colonnes de la 1^{re} Armée allemande quittent délibérément la direction de Paris, incurvant leur mouvement vers le sud-sud-est. Elles suivent le cours du Grand-Morin, le 5. Dans un certain sens la décision du général von Kluck se justifiait, car il lui semble pouvoir obtenir un succès facile et décisif sur l'Armée britannique et la V^e Armée très durement talonnées. Ce succès eût provoqué l'encerclement des armées françaises plus à

l'est, tandis que marquer le pas devant Paris eût peut-être conduit à une pré-stabilisation.

On ne possède guère de récit allemand au sujet de la situation précédant la bataille. Il semble en tout cas que les renseignements n'aient pas signalé l'importance et la valeur exactes du regroupement français. Il est vrai que trop d'exemples de la guerre de 1870 avaient montré la propension des armées françaises à s'enfermer dans une place forte, pour qu'il fût admis d'emblée qu'une armée allait surgir du Camp retranché, forte de 150 000 hommes, transportée en partie en taxis.

Du côté français les témoignages sont nombreux qui se rapportent à ces trois journées, durant lesquelles s'élabore la contre-offensive. Ils ne concordent pas tous. L'un a une grande valeur, émanant du général Gamelin, alors chef du 3^e bureau de l'état-major de Joffre. Son exposé est fort objectif et d'une rigueur toute historique.

Il en ressort que l'idée de la contre-manœuvre a pu germer aussi bien au Camp retranché de Paris qu'au G.Q.G., car elle s'incrimait sur le terrain; et que le général Joffre n'a pas été pressé de se ranger à cette conception, son intention première étant de laisser les Allemands s'enfoncer encore davantage, sensiblement vers la grande boucle de la Seine et de les contre-attaquer dans cette région. Les faits lui ont donné partiellement raison. En effet, l'engagement jugé prématuré de la VI^e Armée (Paris) a alerté les Allemands trop tôt et n'a pas pu ainsi avoir son plein effet sur les arrières. Les divergences qui ressortent de cet exposé de Gamelin portent beaucoup moins sur le principe de la contre-manœuvre que sur ses modalités d'exécution et le moment de son déclenchement.

La scène la plus suggestive décrite par Gamelin s'est déroulée dans la salle des opérations du G.Q.G. Sur de grandes cartes au mur, la situation des armées la veille (c'est-à-dire le 7,9 au soir) est transcrite selon les renseignements parvenus pendant la nuit. L'expression employée est celle de la « nasse »

dans laquelle s'enfonce l'armée von Kluck du fait de son mouvement oblique. Elle va se trouver à demi entourée par trois armées : VI^e (Paris), Anglaise et V^e. L'armée britannique, particulièrement malmenée, tend à gagner du champ vers la Seine, Melun, où s'installe son Q.G. Et la V^e Armée incurve sa gauche pour conserver le contact avec elle. Il se crée ainsi une vaste poche ; la nasse qui peut se refermer. C'est l'occasion à saisir, si tous les participants sont prêts à passer à l'action. Or la VI^e Armée n'a pas encore terminé tous ses rassemblements au nord-est de Paris. Toutefois attendre encore impliquerait que celle-ci dût traverser la Marne (entre Paris et Lagny) pour opérer au sud du cours d'eau, ce qui nécessiterait une journée. Pendant ce temps l'Armée von Kluck peut se tailler un succès peut-être irréparable. C'est cette dernière éventualité qui incline Joffre à prendre la décision de livrer la bataille sans plus procéder à de nouveaux replis.

Il faut se borner à situer schématiquement les armées après leur mise en concordance difficile. A un moment donné il a semblé que seule la date du 7 dût être retenue. Mais sur des renseignements plus positifs parvenus de l'Armée anglaise, ainsi que des deux armées françaises, celle du 6 est définitivement fixée. Et voici donc la position des armées le 5 au soir :

— La VI^e Armée au nord de Paris, a déjà poussé dans la journée des avant-gardes vers l'est sur le Thérrouonne, au nord de Meaux ;

— l'Armée britannique est parvenue sur la Yerres, entre Paris et Nangis ; il lui est demandé de se redresser face à l'est ;

— la V^e Armée est dans la situation la plus délicate, de Provins à Sézanne ; sa gauche doit se resserrer vers l'ouest tout en gagnant déjà du terrain vers le nord ;

— la IX^e Armée se trouve sensiblement en flèche sur le Petit-Morin, son centre aux marais de Saint-Gond ;

— puis vient la IV^e Armée, avec cette particularité d'être étirée de Vitry-le-François à Verdun, cette dernière place formant môle en avant des armées en campagne.

Du côté allemand, toutes les armées, sous l'impulsion de la 1^{re} qui a déjà dépassé le Grand-Morin, ont tendance à obliquer vers l'ouest. Tandis que les trois armées alliées entourent la 1^{re} allemande, la IX^e Armée française a en face d'elle presque la totalité de deux armées allemandes, qui sont déjà au sud de la Marne, de Château-Thierry à Châlons.

Ainsi la bataille de la Marne ne se jouera pas sur le cours de cette rivière, mais bien à cheval sur celle-ci, ou de part et d'autre; c'est-à-dire au nord, dans la région parisienne et, au sud, partout ailleurs.

L'ordre d'attaque du général Joffre (ordre général N° 6) daté du 4 septembre à 22 heures (dont le général Gamelin, qui en avait assuré la rédaction, fait justice de cette fausse controverse des dates surchargées) concerne les armées de l'ouest du front. La journée du 5 était laissée aux exécutants pour les mouvements préparatoires et l'ordre fixait les directions générales d'attaque, ci-après:

— VI^e Armée: franchir l'Ourcq de Lizy à May-en-Multien, en direction de Château-Thierry;

— Armée britannique redressée préalablement, en direction de Montmirail (soit deux armées opérant d'ouest en est);

— V^e Armée, en direction générale « sud-nord »; et la IX^e couvrira la droite de la précédente; cette IX^e Armée ne pouvait avoir qu'un rôle d'arrêt, (comme celles plus à l'est).

Enfin un ordre du jour, resté mémorable, est adressé à la troupe dont il galvanisera les énergies malgré un mois de retraite.

Si le général von Kluck avait effectué un mouvement hasardé, il n'en avait pas moins laissé sur ses arrières, une forte flanc-garde d'un C.A., face à l'ouest, donc au camp retranché de Paris, dans la région de Meaux. Les premiers mouvements de la VI^e Armée ne s'y heurtent ainsi qu'aux colonnes « défilant » devant Paris, vers le sud. Sans cette précaution les Allemands eussent couru à un désastre complet.

Ainsi débute la bataille.

Le 6 septembre, la VI^e Armée, à qui il manquait encore un C.A. ne peut atteindre ses points de passage sur l'Ourcq. Des combats furieux se déroulent, notamment à Etrépilly, où les assauts français au son du clairon mettent en grand danger les troupes allemandes et leur révèlent subitement la gravité de la situation. Le général von Kluck y réagit avec une énergie farouche. Il est constamment amené à prélever sur son armée du Petit-Morin de nouveaux renforts pour écarter cette menace au nord.

Le 7 septembre, l'armée française renouvelle ses attaques acharnées mais sans pouvoir progresser. En fin de journée se place la fameuse affaire des « taxis », dont s'est emparée la légende. Pour la ramener à ses justes proportions, il y a lieu de préciser qu'il n'y eut qu'une seule brigade transportée à raison de 4 ou 5 hommes par taxi; un parc avait été constitué, puis complété au dernier moment par des réquisitions opérées dans les rues de Paris. Tous les éléments disponibles furent jetés dans la bataille, qui s'étendit vers le nord, plus loin même que Nanteuil. Pendant deux jours encore la bataille fait rage. Les unités « ne progressant plus se font tuer sur place », selon l'ordre du jour de Joffre. Mais finalement la situation de la 1^{re} Armée s'est complètement renversée. Toutes ses unités ont dû repasser la Marne, sauf un C.A. car c'est au sud maintenant qu'il faut laisser une flanc-garde. Le général allemand tente à son tour de déborder par le nord l'armée adverse, mais ses efforts se brisent devant la résistance française acharnée; et il sera bientôt menacé lui-même au sud par les Anglais marchant vers la Marne.

En définitive, il y eut comme dans une partie d'échecs une menace d'encerclement au sud de la Marne, puis une menace française sur l'Ourcq; et enfin, un double jeu de pointes réciproques, au nord, à Nanteuil, et au sud de Meaux. *L'essentiel de la bataille s'est joué là.*

Cependant, dès le 6, l'armée anglaise s'est mise en mouvement vers l'est, luttant d'abord très durement contre la 1^{re} Armée allemande, puis de plus en plus facilement au fur

et à mesure que celle-ci se retournait vers le nord. Il en a été de même de la gauche de la V^e Armée française, jusqu'à ce que le vide se fasse devant elle. Le mouvement s'accélère alors vers la Marne. La 2^e Armée allemande est bientôt complètement découverte à l'ouest et menacée; elle doit se replier. La IX^e Armée française subit plus longtemps le choc le plus violent des assauts répétés de deux armées (partie de la 2^e et 3^e en totalité). On connaît la boutade de Foch : « Ma gauche est tournée, mon centre enfoncé; j'attaque à droite ». Il prélève, en effet, une division sur sa gauche pour lancer une attaque, lorsque la 3^e Armée allemande découverte à son tour à l'ouest par le repli de la 2^e est obligée d'amorcer son repli.

Le vide provoqué par le retournement de la 1^{re} Armée allemande, dans lequel s'engouffrent Anglais et Français, a donc des répercussions successives par menaces sur la droite de chacune des armées allemandes; et ainsi, d'ouest en est jusqu'à Verdun. La retraite débute le 9 au soir à la 1^{re} Armée pour gagner de proche en proche jusqu'au 12 à l'est.

Les Allemands, par la suite, se sont étonnés de la mission d'un lieutenant-colonel du G.Q.G. allemand, dépêché sur place avec pleins pouvoirs lorsque les flottements de la bataille devinrent alarmants, et sur qui est retombée la responsabilité de la retraite. Ce G.Q.G. est encore à Spa en Belgique, ce qui dénote bien que la bride était laissée sur le cou des généraux commandant une armée. Le G.Q.G. ne pouvait avoir une vue exacte de la situation d'ensemble, d'autant plus que de bonne foi chacun de ces généraux ne se sentait pas en état de défaite. Cependant, la situation d'ensemble était gravement viciée. L'envoyé spécial du G.Q.G. ne put que constater l'isolement absolu de la 1^{re} Armée et la brèche se creusant entre elle et la 2^e. Il aurait dû avoir à sa disposition immédiate une armée et la placer entre Meaux et Château-Thierry, pour s'opposer au franchissement de la Marne par les Alliés. Ce n'est qu'en reculant que pouvait être créé un dispositif cohérent. Par contre, par son action décidée, von Kluck sauva sa propre

armée et évita un désastre à la totalité des forces allemandes.

Du côté français, la discussion peut porter, comme on l'a déjà relevé, sur l'engagement estimé un peu prématuré de la VI^e Armée (général Maunoury et actionnée par le général Galliéni), qui précisément fut provoqué trop tôt alors qu'était encore possible la réaction énergique de son adversaire. Il y eut certes une hâte générale d'engager l'affaire — à laquelle Joffre, au calme olympien, s'opposa tout d'abord — pour saisir l'occasion du glissement de la 1^{re} Armée allemande vers le sud-est. Retardée quelque peu, l'intervention de la VI^e Armée aurait pu avoir des résultats beaucoup plus considérables. Enfin, se greffant sur cette manœuvre la VI^e Armée gagnant l'Ourcq eût été en mesure de précéder les Allemands sur l'Aisne, où ceux-ci opérèrent leur rétablissement définitif. La critique a été formulée que le mouvement de la VI^e Armée devait comporter en germe la réalisation d'un nouveau débordement, plus au nord. Ces critiques ont leur valeur qui n'est pas contestable; mais il faut considérer l'impérieuse nécessité du moment, tous les efforts concourant au seul but qui était d'arrêter l'envahisseur.

* * *

A vrai dire, dans ce jeu d'échecs, cette succession de coups et de parades que fut la bataille de la Marne, il n'y eut pas de décision par les armes sur le terrain, en ce sens qu'aucune armée ne fut ni anéantie, ni encerclée, ni même entamée, mais bien l'armée allemande obligée à la retraite par le fait d'une manœuvre brillamment improvisée.

En revanche, sur le cours de la guerre, la bataille de la Marne fut décisive. Il ne sera plus possible à l'Allemagne de reprendre une offensive de la même envergure durant les derniers mois de 1914. Les deux armées se font face sur l'Aisne et sont assez éprouvées. Mais de là à la mer un grand vide est à combler de part et d'autre. En outre l'Allemagne doit

encore combattre sur son second front russe. Les quelques mois de 1914 où elle disposait de sa liberté de manœuvre sont perdus à tout jamais, tandis que s'organisent puissamment les forces des Alliés qui viendront se ranger aux côtés de l'armée française.

J. PERRET-GENTIL

Essai sur la stratégie globale actuelle du monde communiste

AVANT-PROPOS

Quarante-six ans après la Révolution d'octobre le régime communiste a conduit l'Union Soviétique, au prix des pires difficultés, à la deuxième place parmi les grandes puissances, mais aussi au différend sino-russe et à la concession du Traité de Moscou sur l'interdiction partielle des essais nucléaires.

Ces trois faits capitaux donnent incontestablement un tour nouveau à sa stratégie globale. Issue du dogme de la révolution mondiale, elle va sous la pression des événements se transformer en *Realpolitik* dont les effets apparaîtront dans le bilan de 1963 et marqueront plus clairement encore les années à venir.

LA NOUVELLE FORMULE

L'évolution du monde communiste est dorénavant liée à une URSS qui a repris à son compte la politique traditionnelle de l'empire des tsars, mais en la prolongeant résolument à l'échelle du monde, ne laissant à l'idéologie marxiste qu'une place commode de support en vue de réaliser les objectifs de cet impérialisme nouveau.